



# ILS AVAIENT 20 ANS EN 1948

Venus du Moyen-Orient ou d'Europe, ils avaient rejoint la Palestine. Lors de la création de l'Etat d'Israël, ils avaient l'âge des rêves mais aussi de la guerre. Souvenirs de pionniers.



L.P. SOULLOTEAU/L'ESPRESSO

**Perla Kapelman, 85 ans. Elle échappe à la rafle du Vel' d'Hiv' et débarque en 1944 à Haïfa. « Je n'étais pas sioniste. Les événements m'ont amenée ici. »**

## De notre envoyé spécial

**P**our les Israéliens, ils sont les « pionniers ». Parce qu'ils avaient, peu ou prou, 20 ans en 1948. Cette année-là, le 14 mai, quelques heures après le départ de Palestine des troupes britanniques, David Ben Gourion prend la parole dans un discours diffusé à la radio : « En vertu du droit naturel et historique du peuple juif, nous proclamons la création de l'Etat juif en Palestine.

Cet Etat portera le nom d'Israël. » Pour son peuple, ces mots marquent la fin d'un exil – *galut*, en hébreu – long de plus de deux mille cinq cents ans. Drôle d'époque pour avoir 20 ans.

Alors que l'Etat israélien s'apprête à célébrer ses soixante ans d'existence, ils appartiennent à une génération qui disparaît peu à peu. Mais ils constituent, ensemble, les racines d'Israël. Et leurs destins croisés, où le courage aveugle se mêle parfois à la

chance pure et simple, éclairent « de l'intérieur » la création du pays.

Leur sort est noué, le plus souvent, bien avant 1948. Celui de Menache Kedmi, par exemple, remonte à plus de dix ans avant sa naissance, un soir de printemps, dans la région qui occupe aujourd'hui le cœur de l'Iran. « Mon père était de là-bas, raconte-t-il. Tous les ans, à l'époque de Pessah, la Pâque juive, il y avait un pogrom, entre Chiraz et Ispahan. » C'est lors d'un repas



J.-P. GUILLOTEAU/L'EXPRESS

**Menache Kedmi, né en 1925, à Jérusalem. Ses parents avaient quitté l'Iran onze ans plus tôt. En 1945, il participe à la libération du camp de Bergen-Belsen.**

particulier, le Séder, lié à cette fête, que chaque foyer prononce le souhait de se trouver « l'an prochain, à Jérusalem »... « Mes parents gagnaient leur vie en vendant des boutons et du fil à coudre dans les villages, poursuit Menache. Plus le temps passait, cependant, plus ils avaient le sentiment, comme juifs, de risquer leur peau. Alors, en 1914, ils ont mis la table, la famille a fêté la Pâque... puis tout le monde est sorti de la maison par la porte de derrière ! » Dans la nuit, en emportant quelques affaires, les Kedmi prennent le mulet et partent pour Jérusalem. Ils incarnent le mythe, au sens littéral de l'expression.

Né onze ans plus tard, en 1925, dans la vieille ville de Jérusalem, Menache grandit parmi ses huit frères et sœurs. « A 17 ans et demi, explique-t-il, je m'ennuyais à l'école religieuse. Alors j'ai trafiqué mes papiers afin de sembler plus vieux, et j'ai rejoint l'armée britannique. » Envoyé en Italie, puis aux Pays-Bas, il rejoint la Brigade juive. « Je por-

tais, sur le bras gauche, un écusson en tissu frappé de l'étoile de David quand, en avril 1945, nous avons été chargés de prendre en charge les survivants français du camp de Bergen-Belsen. » C'est là qu'était morte Anne Frank, notamment, quelques semaines plus tôt. « Je me souviens comment, quand nous sommes arrivés en camion, les survivants étaient à bout de forces, entre la vie et la mort. Dès qu'ils ont vu mon étoile, pourtant, plusieurs se sont levés. L'écusson, ils venaient l'embrasser. »

### Un pacte de sang avec son ami arabe

**E**n 1948, il appartient à la Palmah, l'unité de combat de choc de l'armée clandestine juive, la Haganah. Que ressent-il, le 14 mai 1948, quand Ben Gourion déclare l'indépendance ? « A vrai dire, je n'y ai pas trop pensé. Je me souviens que j'étais allongé dans un lit, explique-t-il, à l'hôpital de Jérusalem, car j'étais blessé

à la jambe. J'avais l'impression de m'être déjà longtemps battu – avec les Britanniques, d'abord, pendant la Seconde Guerre mondiale, puis contre eux, afin qu'ils quittent la Palestine, et contre les Arabes, aussi. Nous avions vécu beaucoup d'années difficiles ; j'étais jeune, mais j'avais déjà perdu de nombreux amis. Je sentais confusément que les paroles de Ben Gourion annonçaient une nouvelle période, qui serait dure, elle aussi. »

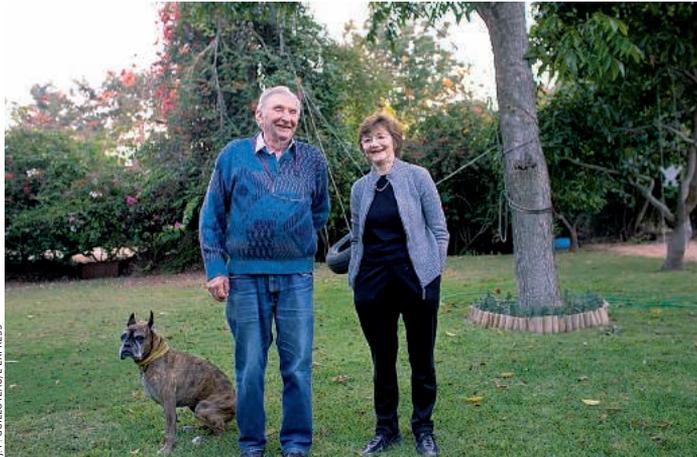
A 82 ans, Menache garde la poigne de fer du guerrier. « En 1949, raconte-t-il, j'ai échangé mon sang avec Moussa, un voisin arabe. Jérusalem venait d'être coupée en deux, et Moussa était un ami ; nous avons juré de nous entraider, quoi qu'il arrive. » Le pacte n'a jamais été rompu ; les deux hommes se voient toujours. « Mais je n'aurais jamais imaginé que le conflit se poursuivrait, sous une forme ou une autre, pendant près de soixante ans. »

●●●



●●● Tous les pionniers n'étaient pas des guerriers. Certains se sont même retrouvés en Terre sainte non par hasard, mais parce qu'il n'y avait, au fond, nulle part où aller. « Je suis née le 20 mai 1922, explique Perla Kapelman, et j'avais 1 an quand mes parents sont arrivés à Paris, de Pologne. Papa était maroquinier. Nous habitons rue de Meaux, dans le XIX<sup>e</sup> arrondissement. » Quand la guerre éclate, son père s'engage dans l'armée française. « Je me souviens des grandes affiches, dans Paris, pendant les premiers mois du conflit : "Nous vaincrons parce que nous sommes les plus forts !" Sur une carte du monde, toutes les colonies françaises et britanniques étaient colorées. J'avais 17 ans, et cela semblait logique. Nous allions battre les Allemands. » Mais la débâcle intervient. « Très vite, nous avons eu peur. Je me souviens d'être allée au commissariat du quartier, en 1942, chercher les étoiles jaunes. On crevait de faim, mais ma mère recevait parfois des lettres de ses neveux et nièces, restés dans le ghetto de Varsovie, et, malgré la censure, nous comprenions, à travers les lignes, combien leur situation était pire que la nôtre. » En juillet de cette année-là, l'aviation britannique bombarde les usines Renault à Billancourt. « Une voisine avait peur du bruit. J'ai demandé à mes parents si je pouvais dormir chez elle. » C'est ainsi qu'elle échappe, le matin du 16 juillet 1942, à la rafle du Vel' d'Hiv'. Mais le reste de la famille disparaît : l'appartement est vide. « C'était un jeudi. »

La jeune fille attend deux ou trois jours, puis s'enfuit en train vers Dax, où un passeur, membre de la Résistance, l'aide à grimper par-dessus les barbelés, le long de la ligne de démarcation, vers la zone libre. Quelques mois plus tard, le 11 novembre, les Allemands envahissent tout le pays : « Soudain, ils étaient là, dans la rue. »



Paul Kedar et sa femme, Ruth, à Tel-Aviv. En 1940, âgé de 15 ans, Paul fuit Paris à vélo et rejoint l'Angleterre. « On ne peut pas juger 1948 à l'aune de 2007. »

Aidée d'un guide de montagne, Perla s'enfuit vers l'Espagne, avec une amie belge. Deux jours de marche à travers les Pyrénées. « C'était le 31 décembre, et cela nous a sans doute sauvés : des chiens ont aboyé, mais les Allemands ne sont pas sortis de leur cabane. Ils fêtaient le Nouvel An, et on les entendait chanter. Ils étaient ivres morts. » A Barcelone, Perla vit dans un camp de réfugiés, treize mois durant. « Un responsable m'a expliqué que les jeunes avaient intérêt à aller en Palestine. Moi, à l'époque, je n'étais pas sioniste. Ce sont les événements qui m'ont amenée ici. » Après huit jours de traversée, elle débarque à Haïfa.

### Affronter les reproches et l'incompréhension

Les premiers mois sont difficiles : « En 1944, les juifs d'ici n'avaient pas conscience de ce qui se passait en Europe. Souvent, on me lançait, avec un ton de léger reproche : "Pourquoi vos parents ne sont-ils pas venus en Israël avec vous ?" Ils me disaient ça, à moi qui ai rêvé si longtemps, la nuit, du retour de mon père et de ma mère... » Et quand Ben Gourion a déclaré l'indépendance ? « J'étais contente, explique Perla. Mais je me sentais toujours en danger. Je travaillais dans un hôpital et nous avons eu, ce jour-là, des morts et des blessés. » Elle sourit. « Je me demande souvent : "Pourquoi ai-je survécu ?" Ce n'est pas une question d'intelligence. Et je n'avais pratique-

ment pas d'argent. Pour quoi, alors ? »

Parmi les Israéliens de cette génération, beaucoup se demandent où ils ont puisé, à l'époque, la force de tenir. « En 1940, raconte Paul Kedar, alors que j'avais 15 ans, je me suis enfui de Paris à bicyclette pour rejoindre Saint-Nazaire, en deux jours et demi, puis La Rochelle, où j'ai embarqué pour l'Angleterre, déguisé en soldat anglais. » Mais ce n'est pas ce qui l'intrigue le plus.

Huit ans plus tard, devenu militant armé de la cause sioniste, le voici qui reçoit, à Londres, l'ordre de tuer le général Evelyn Barker, commandant de l'armée britannique en Palestine. « Récemment, confie Kedar, je me suis demandé quel genre de personnage j'étais pour accepter de tuer de sang-froid un général anglais sans même savoir s'il y avait des membres de sa famille dans sa voiture. » L'attentat n'a pas été réalisé, car l'apprenti terroriste a lu dans un journal, quelques heures avant le moment fatidique, que la police avait découvert sa cache d'explosifs. Il n'empêche. Qui était Paul Kedar, alors ? Un meurtrier en puissance ? « On ne peut pas juger 1948 à l'aune de 2007. »

Benny Morris, Ilan Pappé, Tom Segev et les autres « nouveaux historiens » ont raconté, après des décennies d'idéalisation béate, les épisodes les plus noirs de la « guerre d'indépendance ». Les massacres dans les villages arabes. L'évacuation armée de dizaines d'autres. « Ces historiens ont raison, souligne Kedar. Et leurs récits correspondent à la réalité. Mais nous étions entre 600 000 et 800 000, et nous avions le sentiment d'être le dos au mur. A l'image d'autres combattants, dans d'autres conflits, nous avons commis des injustices. Et celles d'aujourd'hui, à l'encontre des Palestiniens ou des Arabes israéliens, sont inacceptables. En 1948, en revanche, il en allait de notre survie. » ● Marc Epstein